



# GLI ITALIANI E LA GRANDE GUERRA

DALLA GUERRA DELLE IDEE ALLA GUERRA DEGLI UOMINI

*a cura di*  
Stefano Magni





Aracne editrice

[www.aracneeditrice.it](http://www.aracneeditrice.it)  
[info@aracneeditrice.it](mailto:info@aracneeditrice.it)

Copyright © MMXVIII  
Giacchino Onorati editore S.r.l. – unipersonale

[www.giacchinoonoratieditore.it](http://www.giacchinoonoratieditore.it)  
[info@giacchinoonoratieditore.it](mailto:info@giacchinoonoratieditore.it)

via Vittorio Veneto, 20  
00020 Canterano (RM)  
(06) 4551463

ISBN 978-88-255-1943-3

*I diritti di traduzione, di memorizzazione elettronica,  
di riproduzione e di adattamento anche parziale,  
con qualsiasi mezzo, sono riservati per tutti i Paesi.*

*Non sono assolutamente consentite le fotocopie  
senza il permesso scritto dell'Editore.*

I edizione: dicembre 2018

# Le développement des idées de Renato Serra autour de la guerre, depuis la période d'avant-guerre jusqu'à l'*Esame di coscienza di un letterato* et sa mort en 1915

THOMAS STAUDER\*

## Résumé

Renato Serra occupait dans les champs politiques et littéraires de son époque une position plutôt isolée, singulière. Cet isolement était lié, d'un côté, au fait que Serra passa la majorité de sa vie en province, dans sa ville natale de Cesena, et, de l'autre, à son indépendance d'esprit. Cette dernière le conduisait à formuler des réflexions sur la guerre qui étaient parmi les plus originales et les plus influentes de ces années-là. Avec son prestige de critique littéraire, Serra avait accumulé tant de capital symbolique qu'il pouvait se faire entendre quand il prenait position sur une question d'intérêt général ; par sa mort prématurée au front, un mythe s'est créé autour de sa personne.

## 1. La position de Renato Serra dans les champs politique et littéraire de son époque

Avant de présenter les idées de Renato Serra sur le thème de la guerre — qu'on abordera par ordre chronologique, afin de suivre leur évolution —, il me semble utile (et même nécessaire) de replacer cet intellectuel dans le contexte social de son époque.

En me référant à la sociologie de Pierre Bourdieu<sup>1</sup>, j'aimerais distinguer entre champ politique et champ littéraire<sup>2</sup>, car Renato Serra occupait

\* Université d'Augsburg.

1. Je partage avec Bourdieu l'idée que l'individu n'est ni « un épiphénomène des structures sociales » ni le seul « qui donne sens et finalité au social » (Laurence DEVILLAIRS, « Bourdieu, Pierre », dans Jacques JULLIARD / Michel WINOCK (éds.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil, 1996, p. 175–176, ici p. 175). Sur Bourdieu, cf. aussi : Markus SCHWINGEL, *Pierre Bourdieu zur Einführung*, Hamburg, Junius, 1995 et Andreas DÖRNER / Ludgera VOGT, *Literatursoziologie. Eine Einführung in zentrale Positionen — von Marx bis Bourdieu, von der Systemtheorie bis zu den British Cultural Studies*, Wiesbaden, Springer, 2013 [2., völlig überarbeitete und ergänzte Auflage], en particulier p. 51–59.

2. Sur la notion du champ littéraire chez Bourdieu, cf. Joseph JURT, « Die Theorie des literarischen Feldes. Zu den literatursoziologischen Arbeiten Bourdieus und seiner Schule », dans *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* (Heidelberg), 5. Jahrgang 1981, Heft 4, p. 454–479.

dans ces deux champs une position plutôt isolée, singulière. Cet isolement était lié, d'un côté, au fait que Serra passa la majorité de sa vie en province, dans sa ville natale de Cesena, et, de l'autre, à son indépendance d'esprit. Cette dernière le conduisait à formuler des réflexions sur la guerre qui étaient parmi les plus originales et les plus influentes à cette époque, chose que nous allons voir en détail ci-dessous.

### I.1. *Un partisan du Risorgimento sans affiliation politique*

Le fait que Renato Serra<sup>3</sup>, né en 1884, ait éprouvé et exprimé tout au long de sa vie une grande admiration pour les principes du Risorgimento<sup>4</sup> peut en partie s'expliquer par son histoire familiale : son grand-père maternel<sup>5</sup>, Giuseppe Favini<sup>6</sup>, avait combattu en 1848 pendant les « cinq giornate di Milano » et en 1849 à Novare contre les Autrichiens, ce qui lui valut d'être condamné à mort et le força à s'exiler.

Dans sa jeunesse, alors qu'il était en train de terminer brillamment ses études au lycée<sup>7</sup>, il manifesta quelques sympathies pour le socialisme et lut des philosophes de tendance matérialiste<sup>8</sup>. C'est à cette époque qu'il rédigea pour le journal *Pro Libertate* l'article « Chi sono i sovversivi », dans lequel il défendait l'engagement politique des socialistes. Dans ce même article, il critiquait les ambitions expansionnistes en Afrique du gouvernement italien<sup>9</sup>, incompatible avec les idéaux pacifistes de l'Internationale socialiste. Il faut ici souligner que Renato Serra avait rarement des prises de position aussi explicites, s'intéressant surtout à la littérature, et n'étant au début de la Première Guerre mondiale proche d'aucun parti

3. Je cite ici seulement deux des nombreux ouvrages consacrés à cet auteur : Ezio RAIMONDI, *Un europeo di provincia: Renato Serra*, Bologna, Il Mulino, 1993 ; Marino BIONDI, *Renato Serra. La critica, la vita*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2012.

4. La première déclaration de Serra à ce sujet se trouve dans une lettre à Benedetto Croce du 7 octobre 1909, où il parle de « i garibaldini e mazziniani degli anni gloriosi » (RENATO SERRA, *Epistolario*, a cura di Luigi AMBROSINI, Giuseppe DE ROBERTIS et Alfredo GRILLI, Firenze, Le Monnier, 1934, p. 291).

5. Cf. les « Notizie biografiche » dans Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, saggi e articoli dal 1900 al 1915, a cura di Mario ISNENGI, Torino, Einaudi, 1974, p. LIX.

6. Au sujet de Favini, cf. Michele ROSI (a cura di), *Dizionario del Risorgimento nazionale*, Milano, Vallardi, 1930-1937, vol. III, p. 48.

7. Serra fréquentait le *Liceo classico Vincenzo Monti* de Cesena ; il termina ses études à cette école en 1900, à l'âge de 15 ans.

8. Marx et Engels, Comte, Spencer et Darwin, Herzen, Labriola et Turati, qu'il annotait diligemment (Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. LIX)

9. Serra parle de « la politica reazionaria del governo e delle classi dirigenti », auxquels il reproche « [di] avere sperperato il denaro e le vite della nazione nelle sabbie infuocate dell'Africa » (Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 5-6).

politique, et de toute façon pas des socialistes, dont l'opposition rigide à l'intervention italienne l'agaçait<sup>10</sup>.

Son discours du 21 mars 1914 en l'honneur de Giosuè Carducci, décédé sept ans auparavant, est la meilleure preuve de l'enthousiasme patriotique de Serra pour les principes du Risorgimento. Dans cette conférence, il se remémore l'époque où il était étudiant à Bologne, lorsque Carducci était l'un de ses professeurs ; mais chose plus importante encore, il en fait une figure emblématique du Risorgimento<sup>11</sup>. Ce faisant, Serra évoque avec passion la tradition spirituelle et l'unité de l'Italie, ce qui préfigure son adhésion à l'entrée en guerre en 1915.

Il Carducci è un figlio del Risorgimento italiano. Nato nel 1835, fanciullo crescente negli anni della passione eroica d'Italia, giovane già saldo e compiuto nel giorno della prima vittoria, egli raccolse nell'animo tutta quella passione e tormento e tenacia e fede a combattere e vincere — per l'Italia — e ne fece la ragione e la regola della sua vita.<sup>12</sup>

[Carducci] restò poi per tutta la vita quel che era stato, sognando e fremendo e sperando, fra il '48 e il '59; uno scolaro di Mazzini, un volontario di Garibaldi, un soldato del Re d'Italia: un combattente della rivoluzione e dell'unità.<sup>13</sup>

L'Italia su tutto, disse una volta, riassumendo da vecchio in tre formule il programma della sua vita. Possiamo aggiungere, spiegando, che questa Italia era quella ideale Italia, per cui avevano sofferto e combattuto e sperato i repubblicani del 1799 e i carbonari del '20 e la Giovine Italia del '31, via via fin al popolo milanese delle cinque giornate<sup>14</sup> [...] ; quella Italia ideale e letteraria per cui aveva cantato l'entusiasmo giovanile di Leopardi e s'era commossa la gran mente serena di Manzoni; [...] l'Italia, per cui Goffredo Mameli aveva cantato ed era morto sorridendo: quella Italia, non espressione geografica e non realtà politica e sociale ancora, ma piuttosto realtà storica e letteraria, costituita da secoli di lingua e letteratura gloriosa, [...] principio sempre di unità morale attraverso gli anni, finché non era diventata, all'alito dei tempi nuovi, coscienza di anime che si svegliavano, aspirazione di libertà, sentimento di fierezza e di indipendenza, [...] realtà piú vera e piú profonda nelle anime e nei cuori che non sulle carte geografiche e politiche, realtà [...] di speranze e di martirio, di sangue lietamente offerto e di vita e di sogni superbamente lanciati verso l'avvenire.<sup>15</sup>

L'offrande du sang, dont il est question ici, fait référence à la volonté de mourir pour la patrie, un esprit de sacrifice également exalté par Serra dans la suite de son discours :

10. Cf. ci-dessous sa prise de position en janvier 1915 lors de la visite de Cesare Battisti à Cesena, quand les socialistes locaux protestaient contre l'« irredentismo » de Battisti.

11. « La vita e l'opera di Carducci è parte essenziale di questa storia dell'Italia negli ultimi cinquant'anni [...]. Di questa storia il Carducci, per un rispetto, è figlio e fattura; per un altro è principio e autore; uno di quelli che l'hanno fatta e guidata. » (Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 350)

12. Ivi, p. 351.

13. *Ibidem*.

14. Souvenirs-nous du grand-père de Serra, mentionné ci-dessus.

15. Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 351-352.

Per dir tutto con una sola parola, è l'Italia di Mazzini: l'Italia che il giovine genovese aveva raccolto dalle pagine schiette di Parini e dallo sdegno di Alfieri, e sopra tutto dalla fantastica e irrequieta passione di Ugo Foscolo; [...] poi ne aveva fatta, con la energia della sua anima severa, una fede pratica e pura, un dovere santo di speranza e di sacrificio ideale — e l'aveva gettato alla gioventù d'Italia, perché diventasse degna di vivere e di morire per quello.<sup>16</sup>

Dans ce discours, Serra parle des « héros et martyrs » du Risorgimento et fait l'éloge de la résistance contre les Autrichiens, dont Carducci avait fait l'expérience au travers de sa famille :

Questa Italia dunque, questo principio letterario e politico e morale, che Mazzini ha insegnato e dietro di lui e accanto a lui tutti gli scrittori e gli eroi e i martiri del Risorgimento hanno innalzato in faccia al mondo — era la fede che il Carducci giovinetto imparava dal padre, il buon medico che era stato imprigionato nel '31, per cospiratore, e nel '38 aveva dovuto sloggiare dalla Versilia per sospetto politico; e dalla madre, che gli recitava i versi del Berchet e gli metteva in cuore, in un bel mattino di Pasqua, una voglia feroce di ammazzar tedeschi.<sup>17</sup>

### 1.2. Un « intellectuel de province » indépendant

Après avoir terminé en 1904 ses études de littérature et philosophie à l'Université de Bologne avec une thèse sur les *Trionfi* du Pétrarque<sup>18</sup>, Serra, qui préférait rester dans sa ville natale Cesena, n'avait pas encore de projet concernant son avenir professionnel. Il s'était découvert une passion et un talent pour la critique littéraire, mais il lui fallait trouver d'autres moyens de subsistance. Après avoir occupé plusieurs postes de manière temporaire dans différentes villes<sup>19</sup>, il accepte à l'automne 1908 un poste d'enseignant à la *Scuola normale femminile* de Cesena. Un an plus tard, en octobre 1909, il est nommé directeur de la prestigieuse Biblioteca Malatestiana dans cette même ville, ce qui lui laisse du temps libre afin de poursuivre ses intérêts littéraires.

En mars 1910, Serra écrit à son ami Luigi Ambrosini<sup>20</sup> qu'il n'est rien d'autre qu'un « intellectuel de province », isolé de la vie culturelle des grandes métropoles italiennes : « Un uomo che vive da più anni in fondo alla sua provincia, e che ha più cura di Platone e di Boccaccio o del cielo se sia

16. Ivi, p. 352.

17. Ivi, p. 352–353.

18. Chez Giuseppe Albini, car Carducci, le professeur préféré de Serra, était déjà en pension à ce moment-là.

19. Il passa par exemple un an à Florence, de novembre 1907 à octobre 1908, où il gagna sa vie avec des travaux d'archive pour le grand *Dizionario bio-bibliografico italiano*.

20. Qui serait resté tout au long de sa vie (avec l'exception de l'année 1914, pendant laquelle le contact était interrompu) son correspondant le plus important.

chiaro o fosco, che di tutto quello che si scrive e si armeggia intorno in Italia »<sup>21</sup>.

Se confiant encore à Ambrosini, il remarque en septembre 1912 qu'il se sent enraciné dans cette province et qu'il est peu probable qu'il la quitte un jour : « Mio caro, a ognuno il suo destino. E il mio è quello di non potermi togliere mai da questa cattività della provincia: che pur mi è cara »<sup>22</sup>.

Et dans une lettre à Benedetto Croce du même mois, il laisse entendre qu'il est profondément attaché à l'ambiance de sa petite ville natale : « Avevo pensato in quest'estate, e qualche amico mi spingeva fortemente, a lasciare Cesena. Ma forse che la Cesena, di cui mi lamento, non la porterei sempre con me? Non mi muoverò, dunque »<sup>23</sup>.

Dans ses lettres à Ambrosini en mars 1913<sup>24</sup> et à Carlo Linati en juin 1914<sup>25</sup>, Serra déclare s'être habitué au mode de vie provincial et, pour utiliser encore un concept de Bourdieu, qu'il avait durablement acquis un « habitus »<sup>26</sup> d'observateur solitaire.

### 1.3. Une amitié distante avec Benedetto Croce et « i vociani »

Il n'est cependant pas possible d'affirmer que Serra ait été complètement isolé. De Cesena, il correspondait avec de nombreuses personnes, comme le philosophe Benedetto Croce<sup>27</sup> et les éditeurs de « La Voce », Giuseppe Prezzolini et Giuseppe De Robertis, personnalités importantes du point de vue intellectuel.

Serra maintenait avec eux un échange épistolaire régulier, sans jamais dépasser une certaine distance intérieure. Cela s'observe déjà avant la fin de l'année 1910, quand est publié le premier article de Serra dans « La Voce » : en septembre 1909, il écrit à Ambrosini afin de lui faire part de ses difficultés à s'identifier avec les valeurs de la revue florentine, mais ajoute qu'il s'est tout

21. Renato SERRA, *Epistolario*, cit., p. 314.

22. Ivi, p. 451.

23. Ivi, p. 453.

24. Où Serra parle de « mio punto di vista di lettore di provincia » (Ivi, p. 474).

25. A Linati, il écrit : « È vero che io vivo in provincia, molto solitario e lontano da giornali, amici e novità. » (Ivi, p. 512)

26. Une explication de la définition de « habitus » chez Bourdieu se trouve dans Andreas DÖRNER / Ludgera VOGT, *Literatursoziologie*, cit., p. 54.

27. Serra avait rencontré Croce à l'été 1908 pendant une des visites à Cesena de celui-ci. Croce fut un des premiers à reconnaître le talent extraordinaire de Serra, à qui il écrit le 20 décembre 1912: « Ma il Serra non deve perdersi! [...] Ha tante forze mentali e morali che non gli deve essere impossibile raccoglierle in un fascio, e vivere energicamente la vita degna alla quale è chiamato. Ho visto molti giovani perdersi [...]. Ma il Serra ha una profonda serietà, nel culto dell'arte e nel sentimento della vita. E fra tanta gente non originale che cerca l'originalità, egli è originale e non la cerca. » (cité d'après Benedetto CROCE / Renato SERRA, *Polemica sulla storia*, introduzione di Alfonso MUSCI, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2012, p. 148)

de même décidé à répondre aux demandes de Prezzolini et à lui envoyer une contribution<sup>28</sup>. Dans une autre lettre à ce même ami, datant d'août 1911, il se démarque<sup>29</sup> non seulement de « La Voce », mais aussi de Croce — malgré son estime personnel pour le Napolitain<sup>30</sup> —, en soulignant son besoin d'indépendance spirituelle : « Voglio fare un bagno di solitudine spirituale<sup>31</sup>. » Dans une missive à Croce en septembre de la même année, il établit une distinction entre amitié individuelle et vie intellectuelle et, dans cette dernière, Serra se caractérise comme un solitaire volontaire : « Sto troppo bene così, lontano e solo »<sup>32</sup>.

Ce qui est particulièrement intéressant pour notre étude, c'est l'attitude de Croce et des *vocianti* face à la possibilité d'une intervention militaire italienne, et la question de savoir si Serra fut influencé par leur attitude ou s'il s'en démarqua.

Quant à Croce<sup>33</sup>, sa revue *La Critica*, fondée en 1903, défendait d'abord la neutralité italienne<sup>34</sup>. Au printemps 1915, admirateur de la culture allemande, Croce ne trouvait pas légitime que l'Italie trahisse les Puissances Centrales, auxquelles elle était liée dans la Triple-Alliance, pour rejoindre la Triple-Entente constituée de la France, du Royaume-Uni et de la Russie<sup>35</sup>. Cependant, cela ne l'empêchait pas de soutenir par la suite l'effort de guerre italien et de souhaiter la victoire de sa patrie.

Dans une lettre de la fin 1914, Serra prend ses distances avec la germanophilie de Croce et sa conception idéaliste de l'histoire, dans laquelle on notait l'empreinte de la philosophie hégélienne :

28. « [...] sempre più mi pesa quel carico che mi sono addossato di collaborare a un giornale così lontano da noi, così "diverso": ma assolutamente non voglio recare un dispiacere a Prezzolini. E finirò per mandare qualche cosa [...] ». (Renato SERRA, *Epistolario*, cit., p. 286)

29. « Certo non scriverò per la Critica e neanche per la Voce; con quella gente mi basta di interrompere la familiarità solo un poco per sentirmeli irrimediabilmente diversi e avversi; bravissime persone; ma essi hanno il dono di irritare tutto quello che c'è in me di più segreto e vivace. Non li posso sentir parlare di un libro o di un uomo senza arrabbiarmi. » (Ivi, p. 401)

30. Environ deux mois auparavant, le 8 juin 1911, Serra avait écrit à Armando Carlini au sujet de Croce : « L'amicizia di quell'uomo mi ispira una fiducia assoluta. » (Ivi, p. 386)

31. Ivi, p. 401.

32. Ivi, p. 403.

33. Cf. ROSINA SCALISE SPRINGER, « Benedetto Croce face à la Première Guerre mondiale », dans Gislinde SEYBERT / Thomas STAUDER (éds.), *Heroisches Elend — Misères de l'héroïsme — Heroic Misery. Der Erste Weltkrieg im intellektuellen, literarischen und bildnerischen Gedächtnis der europäischen Kulturen. La Première Guerre mondiale dans la mémoire intellectuelle, littéraire et artistique des cultures européennes. The First World War in the Intellectual, Literary and Artistic Memory of the European Cultures*, Frankfurt/M., Peter Lang, 2014, vol. I, p. 407–427.

34. Cf. Renato BERTACCHINI, *Le riviste del Novecento*, Firenze, Le Monnier, 1984, p. 99.

35. Ce changement d'alliance fut motivé par les revendications territoriales des Italiens en référence aux « terre irredente » Trentino et Trieste ; la monarchie autrichienne refusait de leur rendre ces régions.



[Croce] fa il tedesco per far rabbia ai massoni. [...] Lo sappiamo bene che c'è anche una Germania che rappresenta un tipo di cultura e un gruppo di valori universali. Ma c'è anche una Germania oggi che ha per noi italiani un significato pratico e morale assolutamente diverso; la Germania della guerra e dell'ora che passa. [...] È una realtà di oggi: ed è la nostra nemica. Abbiamo il dovere di dirlo noi che non crediamo come Croce (io almeno) all'esito fatalmente benefico e felice di tutte le guerre e di tutti i dolori.<sup>36</sup>

Quant à « La Voce », fondée en 1908 par Giuseppe Prezzolini<sup>37</sup>, son positionnement face à la guerre était controversé, et il y eut tout au long de ces années plusieurs conflits violents au sein de la rédaction. En 1911, Gaetano Salvemini abandonne « La Voce », ne souhaitant plus cautionner<sup>38</sup> l'intervention italienne en Libye. Le début de la Première Guerre mondiale en 1914 fut le déclencheur d'un désaccord entre deux fortes personnalités : Prezzolini, qui en 1909 dans son éditorial « Al lettore » avait encore combattu le pathos patriotique de la « retorica degli italiani »<sup>39</sup>, se brouilla en 1914 avec De Robertis, lorsque ce dernier ne voulut pas plaider avec « La Voce » pour l'entrée en guerre de l'Italie. La revue connut alors une scission : tandis que De Robertis continuait à éditer à Florence une *Voce letteraria*<sup>40</sup>, Prezzolini dirigeait de mai à décembre 1915 à Rome une *Voce politica*.

Un détail peu remarqué dans les recherches sur Renato Serra est l'influence de De Robertis sur la rédaction de son fameux essai *Esame di coscienza di un letterato* en mars 1915. L'éditeur de « La Voce » avait publié au début du même mois un essai similaire (mais plus bref) sous le titre « Zuccheriera » dans « Lacerba ». Dans cet article, il défendait son droit de continuer à s'occuper de littérature sans parler de politique, même en temps de guerre :

In pace parlan male della guerra; in guerra della letteratura. Oggi la poesia è in ribasso. [...] Intanto tra i discorsi, e la molta rettorica che si fa, più diritto di esistere ha proprio la letteratura, che non è un discorso, e neppur rettorica stantia. Ma la guerra, oltre a tutti gli infiniti mali, è la scalata degli imbecilli e dei mediocri [...], dà a tutto il lasciarpassare del patriottismo.<sup>41</sup>

36. Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 513–515.

37. Cf: Giuseppe PREZZOLINI, *Il tempo della Voce*, Milano, Longanesi, 1960.

38. « La Voce » s'était d'abord opposée à l'intervention italienne en Libye (dans des articles comme « L'illusione tripolina », « Perché non si deve andare a Tripoli »), avant que Prezzolini ne change d'opinion et adopte une ligne patriotique, qui ne plaisait pas du tout à Salvemini (cfr. Renato Bertacchini, *Le riviste del Novecento*, cit., p. 109). Voir aussi : Manuela SPINELLI, « Entre revue et tranchée. « La Voce » et « Lacerba » face à la Grande Guerre », dans dans Gislinde SEYBERT / Thomas STAUDER (éds.), *Heroisches Elend — Misères de l'héroïsme — Heroic Misery*, cit., vol. I, p. 387–405.

39. Renato BERTACCHINI, *Le riviste del Novecento*, cit., p. 107.

40. Avec cette attitude, « La Voce » de De Robertis ressemblait à *La Critica* de Croce, qui annonçait en 1915 après l'entrée en guerre de l'Italie dans l'éditorial « Intorno a questa rivista » son intention de poursuivre sa publication sans aucun changement, « come se guerra non ci fosse » (Ivi, p. 100).

41. Ainsi Giuseppe De Robertis dans son article du 7 mars 1915 (publié de nouveau dans Giuseppe DE ROBERTIS, *Scritti vociani*, a cura di Enrico FALQUI, Firenze, Le Monnier, 1967, p. 436–437).

Le 20 mars 1915, c'est-à-dire le jour exact où il commença à rédiger l'*Esame di coscienza di un letterato*, Serra écrivit à De Robertis :

Ma prima di tutto, bisogna ch'io mi liberi di un peso che ho dentro; e che me ne liberi non per una scappatoia, ma sciogliendo il nodo direttamente. Conti con me stesso; esame di coscienza di un letterato: davanti alla guerra (riprendendo, in qualche modo, uno spunto della tua Zuccheriera: toglie niente questa possibilità di guerra, o muta, alla nostra letteratura? No. Eppure...)<sup>42</sup>

## 2. Le développement des idées de Renato Serra autour de la guerre, depuis ses débuts jusqu'à sa mort en juillet 1915

### 2.1. *Les expériences militaires personnelles de Serra avant l'intervention italienne dans la Grande Guerre*

Le premier contact de Serra avec l'armée remonte à février 1905, date à laquelle il fut appelé à accomplir son service militaire à Rome en tant que cadet jusqu'au mois de novembre de la même année<sup>43</sup>. Il fit son devoir sans enthousiasme et se plaignit à sa famille de l'arbitraire de la hiérarchie militaire<sup>44</sup>.

Du 21 août jusqu'au 4 septembre 1905, il prit part à des manœuvres dans les environs de Campobasso, Benevento et Caserta, qu'il raconta à sa mère sur un ton assez critique, déplorant le non-respect des militaires pour la vie humaine :

E qualche volta arrivava non si sa da chi tra le file: quello è morto; o: sta morendo; e in quell'accasciamento e stupore di fatica non si trovava né meno la forza per turbarsi all'annuncio e volger gli occhi pietosamente da quella parte. Dei morti nessuno ha parlato, ma ci sono stati, e non pochi. [...] E i gravi poi, i gravissimi, salvati per miracolo dall'assistenza medica [...] chi li conta? Al termine delle manovre gli effettivi delle compagnie, tra ammalati, caduti perduti nelle marce, erano ridotti alla metà.<sup>45</sup>

42. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, introduzione di Massimo ONOFRI, Roma, Lit Edizioni, 2015, ici p. 31.

43. « 1905 febbraio 5. — Arriva a Roma per compiere il corso di allievo ufficiale nel 47° fanteria ai Prati di Castello. » (CV dans Renato SERRA, *Epistolario*, cit., p. IX) « 1905 novembre 30. — È licenziato dal servizio militare a Roma, come soldato e sottufficiale. » (Ivi, p. X)

44. Dans une lettre à son père du 30 avril : « La caserma può da un momento all'altro trasformarsi in un carcere retto dall'arbitrio più capriccioso odioso e irritante. » (Ivi, p. 75) Dans une lettre à sa mère du 13 septembre : « [...] la bestialità dei regolamenti che ci reggono, per cui un superiore, qualunque cosa faccia, rubi magari il portafogli all'inferiore, ha sempre ragione. [...] senza un briciolo di libertà [...] » (Ivi, p. 110).

45. Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 10-11.

En 1906, il dut faire quelques mois supplémentaires de service militaire<sup>46</sup>, ce qui ne lui plut pas du tout<sup>47</sup>. Après quatre années passées loin de l'armée, il fut appelé de nouveau pour des manœuvres en août 1910<sup>48</sup>.

En octobre 1912, Serra fut promu lieutenant d'infanterie (« tenente di fanteria »), et en juillet 1914, il fut appelé sous les drapeaux une dernière fois pour une durée d'un mois avant le début de la Grande Guerre<sup>49</sup>.

## 2.2. Les commentaires de Serra sur la campagne de Libye (1911/12)

Serra fut confronté pour la première fois à une vraie situation de guerre — en tant qu'observateur — pendant la campagne italienne de Libye, en 1911 et 1912<sup>50</sup>. Son ami Ambrosini avait publié en septembre 1911 deux articles sur ce sujet<sup>51</sup>, auxquels Serra réagit dans une lettre du 5 octobre de cette même année ; son commentaire sur l'aventure militaire en Afrique est empli de dérision, sans aucune ardeur patriotique :

E t'occupi di politica, di Tripolitania? A me pare una gran buffonata. [...] Invece questa gente va a baciare i soldati alle stazioni e manda il duca degli A[buzzi] a fare il navarca per l'Egeo, come se fosse la guerra di Persia! Ci manca solo un'ode del Pascoli<sup>52</sup>. Ma verrà anche quella e sarà presa sul serio come la strategia di Bettolo.<sup>53</sup>

Lorsqu'au printemps 1912 Ambrosini se trouve en Libye comme correspondant de guerre, Serra critique ses rapports qu'il juge dépourvus de vraies informations ; mais il ne blâme pas son ami, voyant la cause dans « tutto quello che non si può dire al pubblico ». Selon lui, il ne sera possible de tirer un vrai bilan qu'à la fin de la campagne ; et les mieux placés pour

46. « 1906 febbraio. — Entra come sottotenente nel 69° fanteria, di stanza a Cesena, e viene congedato nell'anno stesso. » (CV dans Renato SERRA, *Epistolario*, cit., p. X)

47. Il s'adresse à Ambrosini le 8 janvier 1906 avec cette remarque : « Fra un mese io sarò un'altra volta carcerato » (Ivi, p. 144).

48. Il y a une référence à cela dans une lettre à Croce du 2 août 1910 : « Molto mi importa e mi dispiace invece che un richiamo alle armi per il mese di agosto abbia ad impedirmi forse di godere la sua compagnia anche per quel poco di tempo che par ch'Ella voglia passare a Cesena [...] ». (Ivi, p. 331)

49. Il écrit à De Robertis le 21 juin 1914, « son richiamato alle armi. Dal 1° luglio per 30 giorni » (Ivi, p. 503).

50. La déclaration de guerre de l'Italie contre l'Empire ottomane date du 29 septembre 1911 ; le traité de paix d'Ouchy fut signé le 18 octobre 1912.

51. Le 14 septembre l'article « Si deve andare a Tripoli? » (dans « La Voce ») et le 22 septembre l'article « E se Tripoli fosse un diversivo? » (dans *Il Secolo*).

52. Pour ce qui regarde Pascoli, Serra avait presque raison : celui-ci n'écrivait pas une ode, mais prononça au Teatro comunale de Barga un discours nationaliste, dans lequel il glorifia la campagne de Libye (publié le 27 novembre dans *La Tribuna*).

53. Renato SERRA, *Mio carissimo. Carteggio con Luigi Ambrosini*, a cura di Andrea MENETTI, Parma, Monte Università Parma Editore, 2009, p. 167-168.

dresser une telle synthèse conclusive n'étaient pas les militaires ou journalistes, mais les écrivains ou historiens<sup>54</sup>. Serra parlera plus tard de la même manière de la Première Guerre mondiale, en soulignant les omissions des comptes rendus officiels et immédiats.

La contribution la plus importante de Renato Serra au sujet de la guerre en Libye est son article « Partenza di un gruppo di soldati per la Libia », rédigé pendant l'été 1912, mais publié seulement après sa mort.

Dans ce texte, il décrit l'image d'une foule enthousiaste qui accompagne un groupe de jeunes soldats en train de partir pour la Libye. Serra n'éprouve aucune sympathie pour les nationalistes bornés et les fauteurs de guerre dans cette foule, mais se montre impressionné par la force unificatrice de la guerre, qui efface les clivages entre les différentes classes de la société italienne, ce qu'il observera plus tard aussi en 1915:

Ancora una colonna di soldati che parte per la Libia. [...] Mi sono profondamente antipatici, ma hanno ragione, in parte, i giovani monarchici, gli studenti nazionalisti, i soci dell'agraria che agitano in mezzo alla folla i loro visi soddissatti e la loro arroganza faccendiera. [...] Tutte le folle si somigliano. Ma quella d'oggi non è quella di ieri. Neanche nella materia, se guardate bene; che oggi è più ricca, più grossa, più confusa. Ritrovo insieme col pubblico di tutte le occasioni anche delle qualità più speciali, distinte; il pubblico dei teatri [...] insieme col pubblico dei comizi, e con quello delle chiese; le squadre dei facchini in berretto, e gli operai, [...] e poi preti, e donniciuole, e poveri vecchietti; [...] anche la buona gente che non esce mai di casa [...]. E il mormorio di tutta questa gente ha una risonanza più profonda del solito. Sentono forse in confuso di essersi mossi per una ragione più seria?<sup>55</sup>

Selon Serra, la gravité de la guerre aide à surmonter les égoïsmes antérieurs et favorise la solidarité nationale, la naissance d'une identité italienne qui n'avait pas encore vraiment existée auparavant : nous y retrouvons le même pathos patriotique qu'en 1915:

La partenza di questi settecento giovani, imbandierati e urlanti, che vanno a compiere un dovere, fra la fatica e il dolore, grava su migliaia di cuori; quel che la bocca frivola non sa dire, è raccolto dal profondo istinto umano. Qualche cosa vien meno per un momento delle solite divisioni e convenzioni; l'uomo sente l'uomo, il fratello saluta i fratelli. Dovrò dire con gli altri che questo è il beneficio della guerra, della santa, della gloriosa guerra, che ha rivelato gli italiani a se stessi?<sup>56</sup>

54. « Ma alla fine della campagna bisognerà mettere da parte le chiacchiere e le aneddoti, e fare i conti [...]; ma questa vorrebbe essere impressione pura d'artista — o ricostruzione e analisi di storico. Né l'una né l'altra sono possibili in pubblico. » (Ivi, p. 188–189)

55. Renato SERRA, « Partenza di un gruppo di soldati per la Libia », dans *Esame di coscienza di un letterato e altri scritti*, a cura di Claudio MARABINI, Carnago, SugarCo, 1992, p. 81–93.

56. Ivi, p. 85.

Malgré tout, Serra ne voudrait pas appeler ces jeunes soldats des héros, un terme qui lui semble exagéré<sup>57</sup>. Il exprime sa méfiance envers toutes les descriptions de la guerre, car selon lui, il n'est pas possible de représenter objectivement des expériences par le langage<sup>58</sup>. Chaque forme de souvenir est nécessairement subjective et déforme le passé en faveur des intérêts du présent — un constat confirmé par les recherches actuelles sur la mémoire culturelle<sup>59</sup>. Selon lui, cela est également vrai pour la correspondance personnelle des soldats, qui ne dit pas toujours la vérité<sup>60</sup>.

Nous trouvons une réaction tardive à la campagne de Libye dans *Le Lettere*, sa collection d'essais littéraires publiée en août 1914. Dans un article consacré à D'Annunzio, Serra se démarque du militarisme narcissique de ce dernier, de son « estetismo eroico »<sup>61</sup>. D'Annunzio avait célébré l'intervention italienne en Libye dans ses *Canzoni della gesta d'oltremare*, une forme de propagande poétique sévèrement critiquée par Serra<sup>62</sup>.

57. « La vampata della simpatia crea [...] il dovere di un contegno, di una allegrezza, di un decoro, che può anche fare gli eroi. La parola è un po' grossa per questi bravi ragazzi [...]. Un senso vago dell'importanza del momento ha gonfiato i loro petti [...]. » (Ivi, p. 86–87)

58. « E tutti i furfanti che con un poco di questo materiale, quel che avranno avuto alle mani, più comodo, più maneggevole, comporranno i libri di storia. [...] C'è della gente che si immagina in buona fede che un documento possa essere un'espressione della realtà [...]. Come se un documento potesse esprimere qualche cosa di diverso da *se stesso*. [...] Un documento è un fatto. La battaglia un altro fatto (un'infinità di altri fatti). I due non possono fare *uno*. Fra i due non ci può essere rapporto di identità, di adeguatezza [...]. L'uomo che opera è *un fatto*. E l'uomo che racconta è un *altro fatto*. » (Ivi, p. 91–92)

59. Cf. par exemple Astrid ERLI, *Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen*, Stuttgart, Metzler, 2011, p. 31 (au sujet de « Rekonstruktivität »).

60. « [...] come la lettera del volontario, la rozza cartolina alla mamma [...]; tutto quello che ci può essere di più candido, ingenuo, schietto, disinteressato [...]. [...] i fatti che si suppongono raccontati sono soltanto la materia (il principio dialettico) del fatto nuovo, in cui l'uomo, anche il più veridico, intelligente, rappresentando, forma nuovamente se stesso, secondo le esigenze dell'ora [...]. Non si può raccontare il passato senza parteciparvi con tutto l'universo presente. [...] Tutte le critiche che facciamo alla storia implicano il concetto della storia vera, della realtà assoluta. Bisogna affrontare la questione della memoria; non in quanto è dimenticanza, ma in quanto è *memoria*. » (Renato SERRA, « Partenza di un gruppo di soldati per la Libia », dans *Esame di coscienza di un letterato e altri scritti*, cit., p. 91–92)

61. Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 397.

62. « [...] L'apparato classico italico eroico di quelle stesse *Laudi*, è finito nel meccanismo arido delle *Canzoni d'Oltremare*, scritte a getto continuo, quasi per servire di settimana in settimana l'infatuazione del pubblico e la speculazione dei giornali: niente è così grave come quei pezzi di cronaca versificata, in cui le lunghe e sensuali descrizioni hanno un realismo di bravura senza scopo, proprio come l'enfasi delle esaltazioni a freddo; e tutti i luoghi comuni, i fantocci della retorica di moda, le anime e le vanità regionali, l'odor di sangue misero e d'imperio falso sono sfruttati tranquillamente insieme con i detriti delle erudizioni e preparazioni diverse, pezzi di nazionalismo marinaro che risalgono alla *Nave* e ritagli di medievalismo levantino trovati sulle orme di Barré [...]. » (Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 395–396)

2.3. *Les prises de position de Serra après le début de la Grande Guerre (avant l'intervention italienne)*

Le 1 août 1914, quatre jours après la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, alors que la France et l'Allemagne mobilisent leurs troupes, Serra, écrivant à De Robertis, semble très excité et se déclare prêt à combattre à côté de la Triple-Entente :

Che momento della storia stiamo attraversando! [...] Non dimenticherò l'impressione di stamattina: come mi son sentito sollevare tutto di passione e di speranza e di non so quale altro istinto profondo, a leggere le notizie — la guerra: e l'Italia svincolata, sembra —: e come andrei volentieri in Francia a lottare per la mia civiltà!<sup>63</sup>

Mais dans une lettre à l'éditeur de « La Voce » du 14 août, Serra se montre hésitant quant à une possible intervention italienne, dont l'opportunité lui paraît difficile à évaluer : « Aspettiamo: ho l'impressione da qualche giorno che il nostro paese non possa restare materialmente fuori dalla tempesta. Bene o male? Non capisco ancora<sup>64</sup>. » Dans une autre missive à De Robertis, rédigée le 11 octobre, Serra dit que le danger de guerre fait oublier la littérature, et qu'il est ému par le regain patriotique qui est dans l'air :

Il momento non è certo favorevole a nessun successo di speculazione libraria [...]. Anzi, c'è nell'aria e nell'ora qualche cosa di serio, che fa bene alle anime e le sveglia e pare che inviti gli uomini della stessa razza a riconoscersi e a stare uniti.<sup>65</sup>

On trouve la même attitude dans une lettre à Carlo Linati du 15 octobre, dans laquelle Serra parle aussi du « destin manqué » de l'Italie :

Chè per adesso non si può parlare di riviste nè di articoli, e quasi neanche di letteratura; non si può parlar altro che prendere la nostra parte di questa gran passione dell'umanità; ahimè coll'animo soltanto, finora, e con l'ironia addosso di un dovere e di un destino mancato. Ma chi sa?<sup>66</sup>

S'adressant à Alfredo Panzini le 27 novembre, il critique la passivité italienne et semble favoriser une intervention militaire : « Anche le notizie della Marna erano troppo poco rimedio al male e al dubbio che non ci lascia, in questa Italia che fa delle chiacchiere e si rassegna così bene a tutto »<sup>67</sup>.

63. Renato SERRA, *Epistolario*, cit., p. 515–516.

64. *Ivi*, p. 519.

65. *Ivi*, p. 525–526.

66. *Ivi*, p. 529.

67. *Ivi*, p. 533.

#### 2.4. Le commentaire de Serra lors de la visite de Cesare Battisti à Cesena (janvier 1915)

Le 14 janvier 1915, l'« irredentista » Cesare Battisti prononce un discours intitulé « Trento e Trieste e il dovere d'Italia » au Teatro Comunale di Cesena. Il y avait été invité par la Società Dante Alighieri de cette ville, dont Serra était le vice-président. Ce dernier, après avoir présidé la soirée<sup>68</sup>, publie trois jours plus tard un article dans l'hebdomadaire *Il Cittadino*<sup>69</sup>, où il exprime son soutien à Battisti et à l'idéologie de l'« irredentismo » :

l'on. Battisti; che conoscevamo da un pezzo cultore egregio degli studi e delle memorie della sua terra, direttore e scrittore di una nobilissima rivista, Tridentum, di cui una parte cospicua era dedicata appunto alla rievocazione della storia del risorgimento nel Trentino. [...] Se non che oggi tutti sappiamo che non è più questione di studi e di cultura e di storia; è tutta la nostra civiltà che è in gioco, e piuttosto che a illustrare il passato, bisogna pensare all'avvenire della patria.<sup>70</sup>

Serra compare la situation politique du Trentino sous domination autrichienne avec celle d'autres régions italiennes avant le Risorgimento, laissant entendre que la libération de Trento lui semble une nécessité historique :

La Dante Alighieri invita il deputato di Trento, esule in mezzo a noi come poteva essere un romagnolo o un lombardo o un napoletano nel Piemonte del '59, a dire qui sulla condizione e sui dolori e sulle speranze della sua terra parole che lassù gli sono vietate dalla persecuzione e dai ferri.<sup>71</sup>

Il appelle Battisti « un ospite doppiamente caro, come rappresentante di un'idea e come simbolo di una sventura fraterna »<sup>72</sup>; avec pathos patriotique, il parle du devoir et du sacrifice, de la volonté de se battre pour l'Italie :

In questi momenti, in cui l'angustia di oggi, che può essere il pericolo di domani, avvicina e stringe insieme quanti hanno cuore di Italiani e senso di umanità e di doveri ideali [...]. [...] c'è qualche cosa, in ogni uomo, sia pur debole e dappoco, che è pronto a rispondere in certi momenti al richiamo sacro del dovere e del sacrificio. [...] lutti e doveri, angosce e aspirazioni, che passano su questa terra d'Italia come un vento di purificazione.<sup>73</sup>

68. A cause d'une maladie du président local de la Dante, N. Trovanelli.

69. Cet article n'était pas signé ; mais tous les spécialistes de Serra sont aujourd'hui d'accord à le lui attribuer.

70. Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 519–520.

71. Ivi, p. 520.

72. Ivi, p. 521.

73. Ivi, p. 521–522.

La conférence de Battisti à Cesena fut perturbée par un groupe de socialistes présents au théâtre, opposés à l'intervention italienne demandée par l'orateur. Serra, alors en désaccord avec leur ligne politique, critique vivement ces socialistes :

Vogliamo alludere, come ognuno intende, al contegno di un gruppo press'a poco socialista, che presa posizione in alcuni palchi di 3° e 4° ordine, organizzò una specie di ostruzionismo cocciuto, a base di fischi e di villanie e di clamori bestiali, tentando di impedire la conferenza prima, e poi disturbando lungamente e provocando alla fine e all'uscita gli incidenti soliti di tali occasioni. [...] A parte questo, sarebbe un errore prender sul serio siffatti episodi, come segno di una opposizione o magari di pericolo socialista. Sappiamo bene che a Cesena così in Italia, un partito socialista non esiste più [...]: è rimasta solo il peso morto, e pur fortemente diminuito, del numero, che rinnega in questi giorni e si prova di uccidere in sé, come per un istinto cieco, le ultime faville della umanità e della civiltà. [...] E anche costoro saranno purificati; oppure spazzati via.<sup>74</sup>

## 2.5. *Esame di coscienza di un letterato (mars 1915)*

Du 20 au 25 mars 1915, donc avant l'entrée en guerre de l'Italie, Serra rédige son grand essai *Esame di coscienza di un letterato*, et quelques jours plus tard, le 1er avril, il est appelé une dernière fois sous les drapeaux. Dans ce texte, il rejette dès le début<sup>75</sup> la mythification de la guerre, propagée par certains intellectuels italiens (entre autres, par les futuristes<sup>76</sup>) ; selon Serra, la guerre ne change pas vraiment ni l'existence humaine ni la littérature<sup>77</sup> :

La guerra è un fatto, come tanti altri in questo mondo; è enorme, ma è quello solo; accanto agli altri, che sono stati e che saranno: non vi aggiunge; non vi toglie nulla. Non cambia nulla, assolutamente, nel mondo. Neanche la letteratura.<sup>78</sup>

È inutile aspettare delle trasformazioni o dei rinnovamenti dalla guerra, che è un'altra cosa: come è inutile sperare che i letterati ritornino cambiati, migliorati, ispirati dalla guerra. Essa li può prendere come uomini, in ciò che ognuno ha di più elementare e più semplice. Ma, per il resto, ognuno rimane quello che era<sup>79</sup>.

Né il sacrificio né la morte aggiungono nulla a una vita, a un'opera, a un'eredità.<sup>80</sup>

74. Ivi, p. 520–522.

75. Pour être exact, sur la troisième page de son essai.

76. On pourrait citer par exemple le manifeste « Amiamo la guerra! », publié par Giovanni Papini le 1 octobre 1914 dans « Lacerba ». Cf.: Renate LUNZER, « Guerra buona — guerra bella — guerra giusta? Ein Blick auf Italien am Vorabend des Ersten Weltkriegs », dans Gislinde SEYBERT, Thomas STAUDER (éds.), *Heroisches Elend — Misères de l'héroïsme — Heroic Misery*, cit., vol. I, p. 365–386, ici p. 369.

77. Quelques pages plus tard, il se réfère de nouveau à la relation entre guerre et littérature : « La forza morale e la virtù presente non hanno rapporto diretto con quel che c'era di mediocre e povero e approssimativo in certi tentativi letterari. La guerra ha rivelato dei soldati, non degli scrittori. » (Renato SERRA, *Esame di coscienza di un letterato e altri scritti*, cit., p. 42)

78. Ivi, p. 35.

79. Ivi, p. 35–36.

80. Ivi, p. 41.



La vie quotidienne des gens ordinaires, qui constituent la base de chaque société, continue après une guerre de la même manière qu'avant, malgré les pertes en vies humaines. Le cycle naturel et la pérennité de l'espèce humaine ne sont pas mis en danger par la guerre :

Che cos'è una guerra in mezzo a queste creature innumerevoli e tenaci, che seguitano a scavare ognuno il suo solco, a pestare il suo sentiero, a far dei figli sulla zolla che copre i morti; interrotti, ricominciano: cacciati, ritornano? La guerra è passata, devastando e sgominando; e milioni di uomini non se ne sono accorti. Son caduti, fuggiti gli individui; ma la vita è rimasta, irriducibile nella sua animalità istintiva e primordiale.<sup>81</sup>

Serra est enclin à reconnaître la nécessité historique de l'intervention italienne, mais, adoptant une perspective de longue durée, nie que la réalisation de l'unité territoriale de l'Italie doive se produire immédiatement :

La storia non sarà finita con questa guerra, e neanche modificata essenzialmente: né per i vincitori né per i vinti. E forse, neanche per l'Italia.

Viltà italiana, destino mancato, strade chiuse, posto perduto per sempre: anche noi, in questi mesi di aspettazione abbiamo parlato di queste cose; o piuttosto non abbiamo avuto il coraggio di parlarne [...].

Certo, c'era qualcosa di vero in queste ansie.

Che l'Italia abbia qualcosa da fare; un dovere da compiere e un avvenire da preparare o da assicurare, qualche cosa di storicamente determinato e preciso, ai suoi confini, sulla sua strada, lo sappiamo tutti [...].

Ma appunto perché questo problema è essenziale e sostanziale nella nostra storia, non possiamo credere che si esaurisca con oggi. [...] E l'Italia resta. Non finisce, non muore; anche se sembri ora esclusa dal dramma immenso, sorda al richiamo del suo destino, abbandonata come un pezzo di legno morto fuor della corrente della storia.<sup>82</sup>

Selon Serra, une participation manquée à la Grande Guerre ne serait pas une catastrophe, car il est convaincu qu'à long terme le destin de l'Italie s'accomplira :

Soltanto, la debolezza di oggi può essere la virtù di domani. Questa quasi animalità sorda e irriducibile, che esaspera oggi e contrista le nostre coscienze agitate, è forse una delle forze sostanziali, è la realtà della razza [...].

Questa Italia esiste; vive; fa la sua strada. Se manca oggi alla chiamata, risponderà forse domani; fra cinquanta anni, fra cento; e sarà ancora in tempo. Che cosa sono gli anni a un popolo?

Il mare, i monti, il teatro della storia non si muta: l'Italia ha tempo. Non c'è niente mai di fallito o di perduto in un popolo che ha la vitalità e la vivacità di questo. Anche se non avrà preso parte alla guerra.

Ciò può essere un po' duro a ammettere.<sup>83</sup>

81. Ivi, p. 44.

82. Ivi, p. 46-47.

83. Ivi, p. 48.

Bien qu'il admette que la guerre puisse forger le caractère, encourageant l'endurance personnelle et la solidarité nationale, pour Serra, ces avantages ne font pas oublier les pertes en vies humaines :

Forse il beneficio della guerra, come di tutte le cose, è in se stessa: un sacrificio che si fa, un dovere che si adempie. Si impara a soffrire, a resistere, a contentarsi di poco, a vivere più degnamente, con più seria fraternità, con più religiosa semplicità, individui e nazioni: finché non disimparino. . .

Ma del resto è una perdita cieca, un dolore, uno sperpero, una distruzione enorme e inutile.<sup>84</sup>

Selon lui, la nation italienne a encore le temps d'accomplir son destin historique ; mais cela ne vaut pas pour la situation personnelle de ses contemporains. L'occasion de contribuer au parachèvement de l'unité territoriale de l'Italie ne se présentera peut-être qu'une fois dans une vie ; laisser passer une telle opportunité pèserait lourdement sur les individus concernés :

Questo momento, che ci è toccato, non tornerà più per noi, se lo lasceremo passare.

Hanno detto che l'Italia può riparare, se anche manchi questa occasione che le è data; la potrà ritrovare. Ma noi, come ripareremo?

Invecchieremo falliti. Saremo la gente che ha fallito il suo destino. [...] E sarà inutile dare agli altri la colpa. [...] La colpa è nostra, che viviamo con loro. [...] Fra milioni di vite, c'era un minuto per noi; e non l'avremo vissuto. [...] nei piedi immobili tremava e saliva la vertigine dello slancio. E siamo rimasti fermi. Invecchieremo ricordandoci di questo.<sup>85</sup>

L'expérience d'un combat commun aurait pour conséquence la naissance d'une communauté spirituelle entre les Italiens, à ce moment-là encore divisés à bien des égards. Cette cohésion prendrait également la forme d'une unification nationale :

Tanto, quello che conta non è la parola; è l'occhiata di complicità che ci scambiamo e che ci unisce, anche su rive opposte e con animo diverso, gente legata alla stessa sorte, che s'incontra e che si riconosce. [...]

Fratelli? Sì, certo. Non importa se ce n'è dei riluttanti; infidi, tardi, cocciuti, divisi; così devono essere i fratelli in questo mondo che non è perfetto. [...]

Mi contento di quello che abbiamo di comune, più forte di tutte le divisioni. Mi contento della strada che dovremo fare insieme.<sup>86</sup>

Selon Serra, l'entrée en guerre de l'Italie permettrait même de surmonter les différends entre les partis politiques et impliquerait une sorte de

84. Ivi, p. 49.

85. Ivi, p. 57–58.

86. Ivi, p. 61–62.

« trêve intérieure », appelée « union sacrée » en France et « Burgfrieden » en Allemagne :

Laggiù in città si parla forse ancora di partiti, di tendenze opposte [...]. Può esserci anche qualche cosa di vero, finché si resta per quelle strade, fra quelle case. Ma io vivo in un altro luogo. In quell'Italia [...] che può essere piena di uomini come sono io, stretti dalla mia ansia e incamminati per la mia strada, capaci di appoggiarsi l'uno all'altro, di vivere e di morire insieme, anche senza saperne il perché: se venga l'ora.<sup>87</sup>

2.6. *De l'appel sous les drapeaux (1er avril 1915) en passant par l'entrée en guerre de l'Italie (23 mai 1915) jusqu'à la mort de Serra au front (20 juillet 1915)*

L'ambiance avant l'intervention italienne

Le 24 mars, Serra écrit à De Robertis « fra una settimana sarò sotto le armi! »<sup>88</sup>, et le 1er avril 1915, il est effectivement appelé sous les drapeaux<sup>89</sup> et envoyé tout d'abord à San Vito al Tagliamento. De là, il écrit le 25 avril à Ottavio Guidazzi qu'il a le sentiment que l'entrée en guerre de l'Italie est désormais proche :

E ti senti anche dentro un po' mutato, alla vigilia di un momento decisivo della vita o di quello che sarà. [...] Certo una cosa si può dire: che siamo vicini, senza incertezze, oramai. [...] Di qui ci moveremo forse più presto, per accostarci al confine [...]. [...] Qui resterà uno dei tanti depositi di seconda linea; tutti i giorni si formano magazzini nuovi e non fanno altro che ingoiar materiale. [...] spostati di qui, anche prima di arrivare alla dichiarazione di guerra, saranno giorni di marcia, accampati probabilmente e un po' in trambusto. Qui siamo stati invece in una calma che non si immagina [...]. [...] Anche questo ci dà l'impressione di un periodo finito e di un altro che comincia.<sup>90</sup>

Dans la même lettre à Guidazzi, Serra raconte l'enthousiasme patriotique de la population locale, qui semble donner à lui et à ses camarades une motivation supplémentaire :

Son contadini poveri in genere, umili, buoni, ma patiti; una razza mal nutrita, e che coltivava male anche la sua terra: sono stati troppo oppressi fino a poco tempo fa; i vecchi si ricordano dell'Austria. [...] ma tutti però, uomini e donne, ci guardano dietro e ci fanno festa con un affetto commovente; che diventa energia risoluta se t'accosti al mare; dove l'altro giorno delle donne di pescatori mi dicevano, parlando dei loro uomini che vanno via, ecc.: — Se mai « andemo anca nualtre ».<sup>91</sup>

87. Ivi, p. 63.

88. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 32.

89. Avec le grade d'un « tenente di complemento » (lieutenant de réserve).

90. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 41–43.

91. Ivi, p. 44.

A la fin de cette lettre, Serra aborde une question déjà discutée dans son *Esame di coscienza*, à savoir si la guerre apporte des changements ; comme unique nouveauté, il constate une ambiance plus grave parmi les soldats : « [...] non c'è niente di cambiato, se non fosse un po' più di serietà [...] ». Un certo senso della gravità dell'ora, e una certa convinzione di necessità inevitabile, è in fondo a tutti i pensieri »<sup>92</sup>.

Le 28 avril, il confie à sa cousine Tina Ceccaroni qu'il se laisse emporter par l'atmosphère patriotique du moment, cautionnant ainsi implicitement l'imminente intervention italienne : « Direi che non me ne curo affatto, abbandonandomi senza turbamento e con tranquilla fiducia a questo moto che ci trasporta tutti, e che anch'io ho inaugurato e sento che è necessario »<sup>93</sup>.

Dans une missive à De Robertis du 2 mai, il mentionne être en train de préparer un article sur Romain Rolland, plus précisément sur le roman de celui-ci *Jean-Christophe*<sup>94</sup>. Il est révélateur que ici et ailleurs — car Serra parle plusieurs fois de Rolland dans sa correspondance<sup>95</sup> — le manifeste pacifiste *Au-dessus de la mêlée* ne soit jamais nommé.

S'adressant à Giovanni Papini le 4 mai, il écrit qu'il sent la guerre s'approcher et dans sa louange des braves « romagnoli »<sup>96</sup> — soldats originaires de sa région natale — résonne la conviction que les Italiens de toutes les régions du pays vont faire leurs preuves ensemble, consolidant ainsi l'unité nationale :

Dopo qualche giorno di afa e di ristagno, anche qui sentiamo la terra vibrare come le tavole d'una nave quando le macchine entrano in pressione: è una cosa improvvisa, quasi commovente. Avrò tempo stasera e domani di lavorare per De R.[obertis]? Digli che qualche cartella è già pronta. E se posdomani non arriva nulla, vuol dire che... Ma state tranquilli: che qui siamo tutti brava gente, come forse non ne avete un'idea. Non si dice eroi; ma ognuno al suo posto, anche i romagnoli!<sup>97</sup>

92. Ivi, p. 45.

93. Ivi, p. 49.

94. « [...] vedrò se mi riesce di cavare qualche cosa dalle note che ho portato con me su Romain Rolland : anche questo è un debito che vorrei pagare. Le note sono molte, troppe anzi : di momenti e d'animo diverso: data la brevità e dato anche che ho con me un volume solo (le buisson ardent), prevedo che dovrò metter da parte tutta l'analisi vera e propria della realizzazione artistica e della aspirazione morale — per cui in Jean-Christophe si riassume il bilancio di tutta una generazione —, e mi limiterò ad abbozzare un ritratto a memoria [...] ». (Ivi, p. 52)

95. Par exemple quatre jours plus tard, le 6 mai, de nouveau sans nommer le manifeste *Au-dessus de la mêlée*, dans lequel Rolland avait plaidé pour l'entente entre les peuples : « A proposito dell'ideale e della legge, per lavorare e per vivere, che ci hanno lasciato e piuttosto comunicato, questi nostri fratelli maggiori di cui Romain Rolland è uno » (Ivi, p. 57-58).

96. Il se réfère de nouveau aux « Romagnoli » deux mois plus tard, le 13 juillet, dans une lettre à Alfredo Panzini (Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 85).

97. Ivi, p. 54-55.

## Après la déclaration de guerre du 23 mai

Le 16 mai, Serra est grièvement blessé lors d'un accident de voiture<sup>98</sup> et dans une lettre à Alfredo Panzini du 29 mai, employant un ton belliqueux, il se plaint de n'avoir pu encore participer aux combats :

Sempre a letto, ma prossimo a uscirne. Anche le ferite guariscono meglio in questi giorni. [...] Adesso mi manca solo d'esserci anch'io a far le fucilate: ma non tarderò un pezzo, e mi scorderò anche di questa tristezza di aver perduto le prime. Ce n'è tanta della strada fino a Vienna ed oltre!<sup>99</sup>

### 2.7. *Les non-dits autour de la guerre et la difficulté de la décrire*

Dans une autre missive à Panzini, écrite le 7 juin à Cesena, où il était en convalescence « per un mese di licenza », Serra répète qu'il est convaincu de l'existence d'un certain nombre de tabous lorsque l'on parle de la guerre, d'une sorte d'autocensure : « Non le scrivo più lungamente, perché chissà se la lettera arriva: e poi certe cose, oggi, mi pare che sia bene guardarle in silenzio. È già abbastanza poterci essere in mezzo! »<sup>100</sup>.

S'adressant à son ami Ambrosini le 7 juin, il se réfère à la stylisation des expériences des combattants :

A Padova i primi feriti del Cadore che se andavano in licenza di convalescenza, e le conversazioni così curiose con questi ragazzi — ufficiali — che non sanno ancora che abitudine prendere, specialmente con un collega, e non sono ancora arrivati a preparare il « racconto » che finirà per sostituirsi anche nella loro memoria alle impressioni disperse e incerte dell'azione.<sup>101</sup>

Il exprime son opposition aux récits de guerre rédigés sur le vif, car selon lui le sens de la guerre ne pourra apparaître que plus tard<sup>102</sup>:

Fra parentesi, è un altro buon segno come quelli che abbiamo visto lassù, [...] la mancanza di letteratura di guerra. L'unica cosa seria oggi è star zitti; guardare e notare tutte queste cosette che alla fine avranno un significato indimenticabile [...].

98. « rottura della base del cranio » ; cfr. son CV dans Renato SERRA, *Epistolario*, cit., p. XI.

99. Cité d'après une note dans Renato SERRA, *Esame di coscienza di un letterato*, cit., p. 107.

100. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 68.

101. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 217.

102. Très similaires sont ses remarques à De Robertis du 9 juin ; la signification de la guerre pour les participants se montrera uniquement rétrospectivement : « Alla fine, quando faremo il bilancio di quel ch'è stata l'Italia in questa prova, dovremo anche fare i conti con noi stessi e con gli altri, rigorosamente [...]. Oggi no. [...] Come sulla guerra: di cui è impossibile parlare, perché ci viviamo dentro. Al più potremo dire di esser contenti di vivere questo momento. » (d'après une note dans Renato SERRA, *Esame di coscienza di un letterato*, cit., p. 108–109)

[...] la possibilità di scrutare i fatti e di capirli veramente, in tutto quel che hanno di serio come di ridicolo, quando sarà ora.<sup>103</sup>

Dans une autre lettre, rédigée quelques jours plus tard, Serra mentionne « il pudore e l'obbligo di non compromettersi, il bisogno del silenzio » des participants à la guerre<sup>104</sup>. S'adressant toujours à Ambrosini, il écrit le 14 juin qu'une description seulement extérieure de la guerre ne lui semble pas très instructive<sup>105</sup>. Ce qu'il veut dire par là, c'est que l'interprétation du sens et des effets de la guerre est beaucoup plus importante. La vraie expérience des soldats diffère des discours officiels sur la guerre, mais n'est pas uniquement négative :

Infine, ci sarebbero le impressioni vere, spregiudicate, della guerra com'è: quel che si vede sul volto lucido o torvo dei feriti, quando non sono ancora usciti dall'ospedale e non hanno ancora preparato il racconto per la gente che gli farà corona [...]; gli sbagli di strada, le cocciataggini e le vanità individuali, la fatica, il puzzo, la miseria e l'abbruttimento; milioni d'uomini che vivono e muoiono come in un sogno, e tutto il meschino e il ridicolo e l'assurdo degli interessi quotidiani che persistono in mezzo all'orrore, e sembrano i soli veri — e non sono.<sup>106</sup>

On a l'habitude de cacher le côté sombre de la guerre et d'en montrer une façade embellie :

Quell'altra specie di convenzione, che si va formando come per un tacito accordo universale in questi giorni, di mascherare anche le cose che abbiamo sotto gli occhi con delle frasi di ammirazione e di compiacimento generico: non pretendiamo di illuderci, ma provvisoriamente sentiamo di potercene contentare (questo ti commuove quando lo trovi perfino nei feriti, [...] perfino in un povero ragazzo colla colonna vertebrale scavezzata, con solo la faccia visibile in fondo alla barella, che mi diceva « Va benino! » e negli occhi gli vedevo il sorriso e il presentimento di non muoversi mai più).<sup>107</sup>

Pour Serra, il y a quelques grands écrivains du passé qui ont réussi à représenter des guerres de façon appropriée, notamment Tolstoï, Maupassant et Kipling<sup>108</sup>, et selon lui, il faut d'abord observer la guerre attentivement et sans préjugés, afin de pouvoir la décrire plus tard avec une certaine distance :

103. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 219.

104. Ivi, p. 224.

105. « [...] a voler essere semplici e sinceri, la parte descrittiva di una guerra si esaurisce presto. » (Ivi, p. 229)

106. Ivi, p. 231.

107. Ivi, p. 233.

108. Serra s'était occupé de Kipling déjà auparavant, dans un essai consacré à l'auteur anglais en décembre 1907 (mais publié seulement après la mort de Serra). Dans ce texte, il mentionne la représentation par Kipling de la vie des soldats — « quei soldati dell'armata coloniale » (Renato SERRA, *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 27) — et de la violence et de la mort dans la guerre : « Dov'erano,

Questa parte l'ha già fatta Tolstoi, o, da un altro punto di vista e con meno insistenza, non con meno potenza artistica, Maupassant, Kipling — a saperlo leggere —. Non dico che non si potrebbe aggiungere niente a quel che han fatto loro: anzi! Ma bisognerebbe vivere quest'anno fra i soldati, o sulle retrovie, senza nessun programma: e veder dopo quel che sia rimasto dentro.<sup>109</sup>

Dans une missive à Ottavio Guidazzi du 8 juillet, il dit que dans ses lettres à sa mère il dissimule systématiquement tous les dangers du front et mentionne uniquement le meilleur de la vie des soldats<sup>110</sup>:

Scrivo alla mamma che ci troviamo benissimo a riposare in mezzo a un bel boschetto di robinie sul dorso di una collina nuda e ripida [...]. Soltanto non le ho detto che per l'aria è tutto un passare e fischiare e ansimare e rombare di proiettili di tutti i calibri e di tutte le sorta: in genere passano alti o strisciano via: qualcuno se la prende cogli alberi e qualcuno anche cogli uomini.<sup>111</sup>

Le 13 juillet Serra note dans son journal<sup>112</sup> un fait qui le préoccupe depuis longtemps<sup>113</sup>, à savoir que les récits de guerre sont souvent superficiels et ont tendance à éviter les détails fâcheux, mais que cela est peut-être nécessaire pour l'équilibre psychologique des combattants :

Come sono superficiali queste note! Colori, apparenze, minuzie materiali [...] par di aver fatto quasi un tacito compromesso con se stessi per sorvolare, per lasciare in sospeso tutti i problemi ansiosi, le parti oscure. Si tira via, forse è necessario far così, per conservare forza e voglia di vivere, questa facilità, questa disinvoltura che passa sopra a tutto; e se non ci fosse. Istinto del vivere, irresistibile.<sup>114</sup>

prima di lui, [...] il vuoto nello stomaco quando fischian le prime palle, e la febbre fredda della strage che fa battere i denti e secca la gola quando si sente la baionetta affondare rigida in qualche cosa di molle e di guizzante; l'acre nausea che appesantisce il capo e fiacca le membra quando si tratta di far toletta al campo di battaglia [...] » (Ivi, p. 27–28)

109. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 233.

110. Cela correspond à sa conviction que tous les soldats évitent de parler de certains aspects de la guerre.

111. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 76.

112. Serra avait commencé à écrire dans son *Diario di trincea* le 6 juillet ; il continuera jusqu'au 19 juillet, la veille de sa mort.

113. Cf. aussi sa lettre du jour précédent à sa tante Teresa Gaudio Favini: « Il resto che potrebbe interessare, non si può mettere in una cartolina. » (Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 80) Et le 14 juillet il écrira à son frère Nino : « Ciò non toglie di vedere e di sentire anche altro, che non si scrive: anche tu vedi uomini e cose senza illusioni. La faccia della guerra, quando la fissi da vicino, e senza velo, non ti mette voglia di chiacchierare... » (Ivi, p. 87)

114. Renato SERRA, *Diario di trincea*, dans *Scritti letterari, morali e politici*, cit., p. 549–563, ici p. 559.

## 2.8. *La guerre est-elle une expérience radicalement différente de la vie “normale”?*

Sur le front intérieur, la vie continue plus ou moins normalement et c'est l'occasion pour Serra de se demander de nouveau, comme déjà dans son *Esame di coscienza*, si la guerre implique réellement des changements majeurs :

[...] le donne smarrite in casa e la vita che non ha ancora ripreso il suo meccanismo ma lo cerca — tutta un'infinità di cose che io non sono arrivato a stabilire se siano nuove e curiose, o piuttosto vecchie e semplici solite e naturali [...].<sup>115</sup>

[...] non è una esperienza di cose nuove; anzi sempre le stesse, degli stessi uomini: ma è un esperienza nuova, perché riassume tutto e rimette in dubbio tutto, così tra la vita e la morte.<sup>116</sup>

Le 11 juin, il écrit qu'une réponse à la question de la nouveauté de la guerre actuelle ne pourra être émise qu'ultérieurement : « Bisogna arrivare a dire in che questa guerra non è — le altre guerre. A questo non si può aspirare adesso. Ma bisogna pensarci e prepararsi »<sup>117</sup>.

S'adressant le 13 juin à Alfredo Panzini, Serra admet être arrivé à la conclusion que la guerre est capable de changer profondément la société et les hommes, ce dont il avait si souvent douté auparavant : « Capisco che tutte le cose si stanno accomodando via via a una condizione nuova, che non è superficiale soltanto, né provvisoria »<sup>118</sup>. Mais il réserve son jugement final pour plus tard : « Aspetto e guardo e penso, senza pretendere di capire tutto, e molto meno di giudicare. Mi basta esserci »<sup>119</sup>.

Il lui semble nécessaire de différencier la guerre en cours de toutes les guerres précédentes et de chercher parmi les nombreux éléments habituels les quelques détails caractéristiques, ce qui sera possible seulement après un certain temps :

Lo spettacolo delle debolezze e degli accomodamenti: che è identico a quello che hanno visto Daudet et Maupassant, o Stendhal e tutti gli altri in tutte le altre guerre; identico sempre, quando ci siano degli uomini che combattono, e degli uomini e donne che restano a casa (così come è identico lo spettacolo della guerra, nei suoi elementi: eroismo e paura, crudeltà e sofferenza, vita e morte di uomini). Quel che importa, sarebbe di distinguere il carattere di questo momento, di questa vita dell'Italia, in quel che ha di suo, unico [...]. Ma il diavolo sa dove cercarla! Finché tutto non sarà compiuto, io credo che sia impossibile rendersi conto di quel che

115. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 217.

116. Ivi, p. 218.

117. Ivi, p. 225.

118. Renato SERRA, *Esame di coscienza di un letterato*, cit., p. III (aussi dans Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 72).

119. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 72.



facciamo e della meta a cui siamo diretti. [...] Alla fine soltanto si capisce quel che si è fatto. Chi è che sa oggi in Italia perché vanno in guerra, e che cosa cerchiamo — e che cosa troveremo — poi?<sup>120</sup>

Malgré son scepticisme au sujet des conséquences des guerres, il se montre convaincu dans une lettre à Ambrosini datée 14 juin que l'identité italienne sera modifiée au moins ponctuellement par le conflit actuel :

Perché l'Italia esiste; e una parte propria ce l'ha, in questo dramma: non sarà forse una parte essenziale, non basterà a trasformarci tutti quanti; ma ci ha già assorbito, più o meno, tutti, e tira fuori da molti delle possibilità ignote.<sup>121</sup>

Le 14 juillet, six jours avant sa mort, Serra s'adresse à Giovanni Lazzarini; son axiome de l'*Esame di coscienza* selon lequel la guerre ne change pas grande chose — qu'il cite ici une dernière fois — ne lui semble plus soutenable :

Insomma, la solita vita di campo e di trincea: [...] la guerra non cambia né uomini né cose, fuor che in qualche momento [...]. Ma poi senti qualche cosa di più profondo, che trasporta irresistibilmente tutti quanti.<sup>122</sup>

## 2.9. La vie quotidienne au front

Le 7 juillet, Serra note dans son journal que la routine de la guerre est à première vue assez déprimante, mais qu'elle dégage des énergies extraordinaires :

Come si vede e si sente diversamente la guerra, a esserci in mezzo. Si fa. Ma è ormai come la vita. È tutto, non è più una passione, né una speranza. E, come la vita è piuttosto triste e rassegnata: ha un volto stanco, pieno di rughe e di usura, come noi — Questo non toglie tanta forza nascosta, insospettata — quasi inesauribile malgrado tutte le stanchezze.<sup>123</sup>

Dans une lettre à Ambrosini du 12 juillet<sup>124</sup>, Serra écrit qu'il s'est vite habitué au cadre de la guerre et au danger du front<sup>125</sup>:

120. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 234–235.

121. Ivi, p. 235.

122. Renato SERRA, *Esame di coscienza di un letterato*, cit., p. 116 (aussi dans Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 88).

123. Renato SERRA, *Diario di trincea*, cit., p. 552.

124. Dans la même lettre, Serra souligne de nouveau : « Per gli uomini e per la vita, ci sarebbe molto di interessante da notare; ma son cose complesse, e non si possono scrivere. [...] In Tolstoj c'è quasi tutto, ma sotto un aspetto solo, forse. » (Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 241)

125. Très similaire est la remarque de Serra à Carlo Linati du 13 juillet : « Di cambiato c'è questo buco di trincea dove scrivo; e il rombo della cannonata. Ma son cose a cui si fa l'abitudine e diventano così presto indifferenti. » (Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 83) Et le même jour Serra écrit avec

Caro Gigetto, un saluto dal campo. In una settimana ho fatto l'esperienza di un mese. [...] Come si fa subito l'abitudine a tutte le altre cose: il rombo della granata che t'ha scottato colla vampa, lo senti rotolare via per il cielo vuoto come una cosa indifferente.<sup>126</sup>

Et le même jour il fait remarquer à Papini que les soldats pensent moins au combat qu'à leur soif et leur faim, c'est-à-dire à leurs besoins physiques élémentaires :

Qui si pensa al massimo a quel che accade da un'ora all'altra; al nemico e alla guerra non si bada neanche più; tanto è cosa naturale. L'aspirazione più ricca è un po' d'acqua o una caramella. Vita fanciullesca, assolutamente, se non si vedessero queste facce scavate e invecchiate.<sup>127</sup>

Dans une entrée du 17 juillet dans son journal, Serra parle de la promiscuité et de la saleté de la vie quotidienne au front, et l'image de l'homme résultant de cette description est le contraire de l'héroïsme :

E poi tutti i segni dell'agglomeramento di uomini, che passano e fanno di non restare, e lasciano il peggio di sé, le tracce del vivere abbandonato, bestiale: [...] avanzi di cibo tra il fango, pasta che si macera e mescola la sua acredine al puzzo degli escrementi e delle lordure disseminate per tutto; tutti i detriti di un campo [...]. [...] non un angolo, non un ramo, non una zolla, che non conservi la pesta e la sporcizia dell'uomo.<sup>128</sup>

## 2.10. *La confrontation (manquée) avec la pensée de la mort*

Le 7 juin, Serra écrit à Ambrosini que l'expérience de la proximité de la mort est difficile à verbaliser : « [...] dopo esserci stato così vicino, la morte mi pare una cosa immensamente facile; una cosa reale, con cui posso fare i conti: ma che sfugge all'intelligenza e ai sensi, e ferma tutte le parole »<sup>129</sup>.

Le 7 juillet, désormais dans les tranchées du Monte Podgora, il note dans son journal qu'il pourrait échapper au danger de mort en invoquant les séquelles de sa blessure ; mais il renonce à exploiter cette excuse : « La ferita. Mi passa per la testa che potrei benissimo ammalarmi, tornare in licenza:

beaucoup d'autodérision à Croce qu'il a conservé ses habitudes de la période d'avant-guerre : « Mi accorgo che anche alla guerra e seppelliti in una trincea sotto il fuoco nemico, che tempesta — ma fa più rumore che danno — da poche decine di metri di distanza, si continua press'a poco la solita vita e si conservano le abitudini usate: p.es. quella di rispondere in ritardo. » (Ivi, p. 84)

126. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 241.

127. Renato SERRA, *Esame di coscienza di un letterato*, cit., p. 114.

128. Renato SERRA, *Diario di trincea*, cit., p. 562.

129. Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 218.

per un secondo mi son già accomodato. Ma so che non sarà per piú di un secondo »<sup>130</sup>.

Dans une autre entrée de journal, cette fois-ci datée du 10 juillet, il observe que dans des situations dangereuses, l'individu se sent porté par le groupe ; quant à lui-même, il a évité jusqu'à ce moment-là de s'exposer à la pensée de la mort :

Comincio a capire come si troverà la forza e la voglia di andare all'assalto; è un cerchio che si stringe, irresistibilmente. Ci troveremo anche noi a far parte dell'ondata che sale [...]. Non penso a me: non mi faccio ancora il caso mio personale, il problema del mio morire.<sup>131</sup>

Et le 17 juillet, il note de nouveau qu'il n'a pas encore réfléchi sérieusement sur la signification de la mort : « Farò una morte oscura e sciupata! Una morte che non mi dispiace. Ma non ne ho coscienza *reale* nessuna in questo momento ». <sup>132</sup>

Les dernières heures avant sa mort et les raisons de sa gloire posthume

La dernière entrée dans son journal avant sa mort, rédigée le 19 juillet, contient une réminiscence verbale de son grand essai du printemps : « 19 — ore II. — È cominciato l'attacco. [...] Che cosa resterà da fare a me? Esame di coscienza, triste — Si fa sera, tra le nuvole e la luna fresca »<sup>133</sup>.

Encore au matin du jour de sa mort, le 20 juillet, Serra cache à sa mère<sup>134</sup> le danger dans lequel il se trouve ; comme il l'avait fait auparavant, il lui écrit qu'il est employé dans des « servizi di seconda linea »<sup>135</sup> et prétend pouvoir observer les actions de combat seulement de loin<sup>136</sup>.

Serra meurt dans l'après-midi du 20 juillet 1915 d'une blessure à la tête et son enterrement est tout d'abord improvisé. Quelques jours plus tard, son corps est transféré au cimetière de Mossa près de Gorizia, et en 1921 à celui de sa ville natale, Cesena.

130. Renato SERRA, *Diario di trincea*, cit., p. 552.

131. Ivi, p. 555.

132. Ivi, p. 561.

133. Ivi, p. 563.

134. Dans une note du 17 juillet dans son *Diario di trincea*, Serra avait souligné l'importance de sa mère pour lui ; c'est d'autant plus compréhensible, si on sait qu'il y avait à ce moment-là aucune autre femme dans sa vie : « Arriva il pacchetto-campione della mamma — Povera mamma! Non parlo mai di lei in queste note — Ma come è possibile! È nel cuore, nel respiro, nel vivere: così naturalmente e continuamente che non si sente il bisogno di parlarne. » (Renato SERRA, *Diario di trincea*, cit., p. 562)

135. Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 91.

136. « Lo spettacolo di un'azione che si intravede e si sente rumoreggiare sui monti circostanti » (Renato SERRA, *Lettere dal fronte*, cit., p. 91).

Afin de comprendre pourquoi l'*Esame di coscienza di un letterato* a depuis cette date été largement diffusé et est aujourd'hui considéré comme l'une des réflexions italiennes les plus importantes sur la Première Guerre mondiale, nous devons encore une fois avoir recours aux théories sociologiques de Pierre Bourdieu. Avec son prestige de critique littéraire, Serra avait accumulé tant de capital symbolique, « un type particulier de légitimité »<sup>137</sup> acquis dans son champ autonome, qu'il pouvait se faire entendre quand il prenait position sur une question d'intérêt général. En outre, de par son habitus d'intellectuel de province indépendant, loin des cercles littéraires et des partis politiques, Serra avait la stature d'une instance morale désintéressée<sup>138</sup>; par sa mort prématurée au front — il n'avait alors que trente ans — un mythe s'est créé autour de sa personne, qui a perduré jusqu'à ce jour.

137. Ainsi Bourdieu en 1966 dans son essai « Champ intellectuel et projet créateur », cité d'après Joseph JURT, *op. cit.*, p. 458.

138. Serra ne se considérait pas comme un « letterato astratto dalla realtà » ; c'est ce que Giuseppe Antonio Borgese pensait de lui et Serra s'en était plaint dans une lettre du 14 juin 1915 à Ambrosini (Renato SERRA, *Mio carissimo*, cit., p. 236). Borgese avait critiqué dans *Il Conciliatore* (fasc. 1 / 1915) ce qu'il appelait l'attitude indifférente de Serra envers la guerre : « Ha ragione Panzini che [...] domanda spiegazione al Serra, il quale gli risponde quattro e quattro: la guerra è una cosa automatica, così e così, sempre la stessa. E perciò rimettiamoci a giocare coi sassi e a declamare Petrarca. » (Ivi, p. 236)